



Il y a 40 ans... Le GUMS en Hindou Kouch

► Eric Portier
Avec J. Messier

Il y a déjà un an, un ancien gumiste (J. Messier), à la retraite mais non moins lecteur assidu du Crampon me téléphonait pour me proposer de ressortir des archives du Crampon un numéro spécial du Crampon datant de 1962 ! Il faut dire que l'année dernière, les montagnes d'Afghanistan étaient sous le feu des projecteurs et des armes. Un an est passé. La paix semble retrouvée. Et pourtant, dans ces montagnes rien ne semble vraiment avoir changé. Guerre et paix n'y ont pas imprimé leur empreinte. Elles restent un territoire reculé, mal connu, sous exploré et les sommets vierges inviolés s'y comptent par centaine. Lorsque l'on lit le récit des aventures des gumistes dans cette contrée, il y a exactement 40 ans, on est surpris par l'extraordinaire méconnaissance de la zone. A peine quelques cartes, des sommets sans nom, des villages inconnus. Il s'agit bien là d'exploration. Des récits plus récents dans des revues spécialisées nous font aujourd'hui encore ce même constat, comme cette expédition en terra incognita en Hindou Raj (Pakistan). Alors, pourquoi ne pas republier aujourd'hui un extrait de ces aventures atemporelles ? Seuls les acteurs ont vieilli et le matériel aussi...

● Extrait de l'article de M. Ginat intitulé « En camion, à pied puis à cheval »

5 juillet. — Envol de Paris pour Varsovie, Moscou, Tachkent, Kaboul. Nous avons encore de la peine à y croire, tous les obstacles ont été surmontés l'expé commence. Oubliées les mille et une démarches, les préparatifs matériels, les découragements d'un soir, il ne reste plus que cette obsédante question qu'ai-je bien pu négliger d'essentiel ?

Nous fûmes à deux doigts de traverser l'UR.S.S. sans la voir, faute de visas de transit, mais, que diable, il y a des arrangements avec le ciel, et nous avons pu déambuler sur la Place Rouge, les mille étalages du Goum, les bords de la Moskova Reka.

Après l'escalade à Tachkent, il y a vraiment quelque chose de changé et nous commençons à nous faire à l'idée que nous sommes en Asie Centrale. Nous survolons l'Amou Daria, à notre gauche on annonce le Tien-Chan, à droite le Pamir, des pics étincelants à perte de vue. Nous sommes à 8.000 mètres, et les touchons presque. Dehors il fait moins quarante degrés.

Kaboul. 8 juillet. — C'est l'Orient une foule bigarrée, afghans barbus, enturbannés, effrayants, femmes voilées. Entre deux démarches administratives et trois séances de palabres pour obtenir le « camion », c'est la visite du bazar, les échoppes d'artisans, qui jouxtent le quartier moderne et ses rues sillonnées d'automobiles. Contrastes éternels.

Nous avons retrouvé trois camarades polonais, qui assiègent depuis quelques jours les ministères et offices divers afin de rassembler toutes les autorisations. La province du Warran où nous allons est une région frontalière, la procédure s'en ressent, et les jours filent...

17. juillet — Le camion. Pendant ce temps nous recherchons le moyen de transporter le matériel, plus de quatre tonnes qui nous attendent à la frontière soviétique. Nous trouvons enfin le propriétaire d'une entreprise de transport qui supervisait une bonne vingtaine de camions et chauffeurs. Je dis «supervisait»

car nous n'avons jamais pu savoir si les camions appartenaient à lui, à une société, aux chauffeurs ou même à leurs accompagnateurs. Nous dûmes débattre du prix avec tous, et d'autres enCore, marchandage très oriental pendant quarante-huit heures.

Le gros de l'équipe polonaise, au total sept de Poznan et neuf de Cracovie, est arrivé, et le départ est fixé au 19 juillet. Le camion devait arriver à midi. Nous l'attendons jusqu'à 15 heures, et le chauffeur nous déclare qu'il fait trop chaud pour partir avant 17 heures. Nous avons le loisir d'admirer ce qui va être le centre de notre vie pendant douze jours.

Un vrai camion afghan, avec un vrai moteur et un vrai châssis (américains), mais sans capot ni essuie-glaces, et avec une carrosserie en bois, tout en hauteur, chaque panneau: décoré de peintures différentes, le train, l'avion, le Far-West, les chevaux, des textes du Coran, des fleurs, le tout compliqué de motifs géométriques et: de bois découpé.

Une fois terminée la sieste du chauffeur, de son adjoint et du « batcha » - le serviteur ou l'apprenti selon le moment - ' on charge les bagages, et hop, c'est parti. Quelques kilomètres de route goudronnée, et voilà la piste en lacets. Objectif plein nord : il s'agit de traverser l'Hindou Kouch Central, au col Shibar (3500 m.) pour redescendre vers Kunduz, puis Kizil-Kala, bourgade frontière sur l'Amou-Daria. Six cents kilomètres, trois jours de route, nous mangeons de la poussière par kilos.

Nous croisons sans cesse des camions chargés de fret qui descendent vers Kaboul.

Tout le trafic avec l'union Soviétique passe par cette piste, dont la largeur égale à peine celle d'un chemin vicinal ordinaire : le trafic des camions y est digne de la Nationale 7, et les « International A 107 » américains y croisent dans un nuage de poussière les énormes camions russes où les moteurs de douze cylindres sont refroidis par turbine à air.

22 juillet. — Trois jours d'arrêt à Kunduz pendant qu'une équipe pousse jusqu'à Kizil-Kala, cinquante kilomètres plus loin, sur les bords de l'Amout-Daria à la frontière soviétique. Il s'agit de récupérer les quatre tonnes de matériel à Termez, de l'autre côté de la frontière. Et la piste reprend toujours plus étroite, taillée parfois en corniche dans la montagne, sans contreforts ni ouvrages d'art, traversant des ponts de plus en plus folkloriques.

27 juillet. - Faizabad, capitale de la province du Warran. Visite de courtoisie au gouverneur. Il reste cent soixante kilomètres, coupés d'arrêts pour décharger le camion lorsque la pente est trop raide, lorsqu'il faut traverser ces ponts en bois qui nous semblent déjà juste assez solides pour un cavalier un peu chargé.

30 juillet. — Dernier gros village, Ishkashim. Reçus dans la maison du Roi. Ou nous sert du thé avec le Nam pain Afghan) et du beurre, nous en repartons trois heures après avec deux officiers et neuf soldats jusqu'à Quasi-Deh, petit village de dix maisons où nous quitterons notre camion et les neuf amis polonais qui vont dans la vallée de Langar à 20 kilomètres de nous. Très émus, nous nous séparons d'eux pour un mois et demi. Nous installons notre camp et récupérons nos containers que nous rangeons en mur tout autour de nous, le camp prend un aspect très Far-West. Après demain, en principe, nous aurons vingt chevaux qui monteront notre matériel jusqu'au départ de la vallée de Mandaras.

Le 1er août, vers 8 heures, les chevaux commencent à arriver, mais vers 10 heures il n'y a toujours que six chevaux. Nous attendons et ce n'est que vers midi que nous avons assez de chevaux et de bourricots. Le soir nous bivouaquons à 3.200 m. au départ de notre vallée. Avant que le lieu de notre premier camp, le camp de base, soit atteint, il nous faudra trois jours de portage.



Nous allons le rendre le plus confortable possible : Nous y montons trois grandes tentes du type « marabout », une petite « MID » anglaise pour l'officier afghan. Iomek Mitkiewics installe sur sa « station radio » (baromètre et thermomètre enregistreurs, anémomètre).. Le lendemain nous partons, remontant la moraine, pour installer le camp 1. Quelques porteurs nous accompagnent. Peinant sous leurs charges, car ils ne sont pas accoutumés à travailler si haut.

L'emplacement choisi est sur une moraine médiane du glacier de Mandaras, à 4800m, dans un vaste cirque glaciaire entouré de sommet entre 6 et 7.000m. Notre sommet domine l'ensemble, c'est une face impressionnante de roche noire. L'itinéraire ne semble pas évident.

Dégageant une plate-forme avec les moyens du bord, nous dressons trois petites tentes de deux places sur la moraine et nous installons à côté les vivres d'altitude et le gros matériel alpin, de sorte que nous n'aurons pas de charges lourdes à emporter du camp de base.

En bas, pendant ce temps, la vis s'organise petit à petit, nous terminons l'aménagement de la cuisine, avec des pierres sèches et un double tit de tente en profitant d'un gros rocher qui s'avance en auvent. Le programme des reconnaissances est décidé et divisé en quatre équipes, tout le monde part explorer et tenter de repérer l'itinéraire.

Tiapa, Jean « Janek le petit » tenterons le passage par la gauche du M4 (notre sommet). Pour des raisons de commodité, tous les sommets du grand cirque glaciaire visibles s du camp 1 ont été appelés M, comme Mandas suivi d'un numéro. Schramm, Henrick et François partent explorer une vallée vers le Sud, lourek et Antek vers le Nord, Stachek, Janek, le docteur et moi tentons le passage de droite de M4. Le seul obstacle dans la formation des équipes est le problème des langues. En effet, seul Schramm parle français, les autres anglais et allemand ; des Français, seuls Tiapa et moi nous débrouillons convenablement, aussi faudra-t'il souvent servir d'interprètes...

Le 10 août, tous se retrouvent à la base ; le résultat de nos investigations n'est pas brillant. Aucun itinéraire évident, bien qu'une équipe ait escaladé M5, un sommet de 5600 mètres.

Le 11, nouvelle reconnaissance, entre M5 et M4, il y a un col, il faut l'explorer, nous partons lourek, Janek le petit et moi. Pendant ce temps, après un jour de repos, une deuxième équipe ira tenter l'ascension de M3. Jusqu'au camp 1, c'est une promenade de l'après-midi. Le lendemain, arrivés au pied du col, vers 5250 mètres, le mauvais temps arrive ; nous laissons le gros matériel et redescendons au camp 1. Heureusement en Hindou Kouch le mauvais temps ne dure pas et nous repartons le lendemain.

Le camp est installé au col à 5.600 m. sans difficultés. Si ce n'est que transporter 20 kilos de charge dans des pentes assez raides, ce n'est pas une sinécure, surtout quand l'itinéraire « obligé » passe sous un banc de séracs... On aimerait aller vite et le souffle ne le permet pas...

Le 14 août nous partons du col, un vent humide et chaud transporte des nuages épais. Il vient du Pakistan, c'est une queue de la mousson.

Les pentes que nous devons attaquer sont, raides, la neige ne tient pas tellement, il est plus sérieux d'abandonner. Nous repartons vers le camp 1 laissant la tente et le gros matériel. François et Jean nous relayeront... Au camp 1 François attend, Jean est malade. Deux camarades polonais arrivent et nous donnent des nouvelles de l'autre équipe, ils ont fait M3 (6.000 m) c'est la gloire, et croient avoir trouvé une voie par M4. Bref conciliabule et quoique fatigués nous décidons de repartir achever notre reconnaissance.

Janek le petit descend au camp de base, François, lourek et moi remontons au col. Moins chargés, nous arrivons vers 13 heures. Nous réorganisons le camp, faisons la cuisine et discutons politique. A 5.600 m., on est; très bien, tant que le soleil donne. La nuit j'aime mieux ne pas savoir la température extérieure. A 5 heures le 16 août nous nous réveillons, il nous faut 2 h. 30 pour nous décider à sortir du duvet, faire le petit déjeuner et faire le sac. Cela n'a pas d'importance car à cette altitude la neige ne se transforme guère (heureusement pour nous d'ailleurs). Un couloir raide nous amène à l'arrêt, mixte. Le rocher, schiste noir métamorphisé est abominable. Il nous faut trois heures pour atteindre la partie neigeuse sous le sommet. Enfin, à 13 heures, nous débouchons au sommet de M4 bis. Altitude 6.000 m. Pour aller vers M.4 il faut descendre une pente de neige très raide et gravir ensuite une paroi mixte, pas très inclinée, mais néanmoins difficile. Avec des charges de 20 kilos, cet itinéraire est pratiquement exclu. Tant pis. Nous redescendons. Au col il est 16 heures Quand nous arrivons, plutôt épuisés.

Le 24, la première équipe d'assaut de quatre personnes quitte le camp. Le 26, la deuxième dont nous faisons partie avec trois camarades polonais. Le chemin n'a plus de secret pour nous et le 27 à quinze heures nous sommes au camp 2. Nous avons suivi la première équipe dans sa progression sur l'arête faîtière. Tout va bien. A la nuit, alors que nous cuisinons le dîner, nos camarades passent. Ils ont fait le sommet, mais le camp 3 à demi envahi par la neige soufflée est trop inconfortable, ils ont préféré redescendre.

Le 29 au matin, nous attaquons la facette NW entre les camps 2 et 3. Elle est coupée par un étroit couloir de neige oblique ; notre itinéraire s'y déroule. Ce n'est pas difficile, quoique fort raide par endroits, mais les charges pèsent lourd. Au début de l'après-midi nous débouchons sur l'arête faîtière au sommet de la facette NW où se trouve le camp 3 à 6.400 m. En effet, il est en piteux état, et il nous faut travailler trois heures au piolet pour, dégager et redresser les tentes, et installer une des petites tentes « Brunaud » car nous sommes sept.

Le 30, c'est le grand jour, il fait très beau, nous démarrons fort lentement, comme toujours dans les camps élevés (cuisine interminable, habillage pénible...). De toute façon, avant que le soleil ne se lève, il fait par trop froid. A 10 heures c'est le départ. Nos sacs sont légers et nous marchons bon train (pour l'Himalaya). La pente n'est pas raide, sauf un court passage à la fin, la neige n'est pas transformée mais gelée en surface. Nous montons mains nues et en anorak. Nous débouchons vers 12 heures sur une arête très peu inclinée. Les nuages en montant nous masquent le sommet. Il commence à faire froid. Enfin à 13 heures Nous arrivons au sommet d'un vaste dôme et... devant nous à quelques 500 mètres, il y a un autre sommet, totalement inconnu, qui fait 7.300 ou 7.400 mètres. Nous basant sur des relevés trigonométriques de 1960, nous estimons notre altitude à 7.100m. environ. Il y a beau temps que les altimètres 8000 de « Thourmen » ont renoncé à monter...) Sans plus attendre, nous redescendons vers le camp 3 qu'il nous faut entièrement démonter, et lourdement chargés

Le 17 nous sommes au camp de base, cela fait six jours en altitude, ce n'est pas mal...(...)

Le 20 août - Deux équipes partent pousser une reconnaissance au delà de M3. elles installent le camp 2 et nous montons à notre tour porter du matériel. L'itinéraire se déroule sur la rive droite du glacier qui descend du cirque M2, M3, M4. Ensuite une jolie arête mixte mène au pied de M4, mais c'est plus vite écrit que fait, car il faut onze heures et un bivouac pour traîner nos vingt et quelques kilos.

Nous redescendons avec l'équipe de pointe qui a équipé une partie de l'itinéraire camp 2, camp 3 et le 23 août tous se retrouvent en bas pour prendre quelque repos avant l'attaque dernière. Promenade, lessive, toilette, petits repas soignés et aussi discussion épique avec le maire d'un des villages de la vallée, pour lui louer des chevaux pour notre retour (en effet, nous sommes obligés de quitter le camp avant nos camarades polonais, moins pressés par le temps que nous qui devons être à Paris le 15 septembre.

nous fonçons vers le camp 2. Nous y arrivons à la nuit, fourbus mais contents. Quelques jours de mauvais temps et notre ascension aurait été sérieusement compromise. Nous l'avons échappé belle. (...)

Le 30, nous démontons partiellement le camp 2 (nos quatre camarades remonteront chercher le reste) et chargés comme des baudets nous descendons vers le camp 1. Il ne nous reste plus qu'à emballer notre matériel au plus vite car nous devons quitter le camp de base le surlendemain.

Nos camarades polonais, moins pressés que nous,



Sommet du Mandaras Kou,
vu du glacier à 5200 m.

comptent rester une semaine de plus pour faire un autre sommet de 6.000m. Ils se chargeront du transport des containers que nous remplissons et expédierons à Paris. Le 31. au soir, une petite fête s'organise pour célébrer la victoire. La vodka coule à flots, suivie de bourgogne yougoslave. Avant d'être complètement ivres, nous baptisons les sommets conquis

- ◆ Le M4 devient, le Mandaras Kuh parce que les chasseurs de mouflons afghans l'appellent ainsi.
- ◆ M3, un des 6.000m, s'appellera le Pic de l'Aigle car Tiapa en vit un superbe pendant l'ascension.
- ◆ M4 bis Ochour Mama Ku, en souvenir d'un extraordinaire maire de village de la vallée, chasseur de mouflons.